

Comment se débrancher des macro-systèmes?

Notre époque se présente comme l'ère de l'individualisme et de la liberté, du moins dans l'« américano-occident ». L'avancée sur la route du progrès technique, que d'aucuns voient s'ouvrir dès l'aube de l'humanité, semble annoncer ce destin.

J'ai dénoncé ailleurs la fatalité technique comme mythe fabriqué par une histoire des techniques à la fois épistémologiquement naïve et politiquement servile². Je voudrais donc revenir simplement sur la manière dont nous pourrions briser les portes de la prison qui contraint notre imaginaire à refuser la liberté de concevoir un autre avenir.

C'est pourquoi je poserai en premier lieu la question de la réalité socio-historique de cette liberté de l'individu, en ne la considérant ni comme un fait politique isolé inscrit dans la démocratie, ni comme un concept traduit par la philosophie analytique où règne le sujet abstrait, mais comme un phénomène social total, au sens que lui donne l'anthropologie de Marcel Mauss. En effet, notre vie quotidienne est entièrement immergée dans le fait technique où s'entremêlent toutes les dimensions du social et le phénomène social décrit sous le nom de « liberté » ne peut se lire qu'à partir de cette constatation. Or, dans cette perspective, l'être humain, qu'on le nomme selon les écoles « sujet », « acteur », « actant », ou autre, n'a jamais été aussi dépendant des autres et aussi peu « individuel ». Les grands systèmes, avec toute leur panoplie de réseaux que je nomme macro-systèmes techniques, constituent de nos jours la seule toile de fond sur laquelle se décline l'activité quotidienne de l'homme moderne. Bien rares sont les activités qui n'ont pas besoin d'une « machine » pour simplement leur permettre d'exister en tant que réalité pragmatique. L'être moderne respire par un poumon artificiel qui l'a, en fait, coupé de toutes les autres formes de vie. La remarque de Martin Heidegger : « Partout l'homme ne rencontre que lui-même » porte ainsi en elle une vérité double que Hans Jonas a fort bien saisie :

- Le statut des animaux est devenu celui de l'objet industriel, béquille affective dans le meilleur des cas (et surtout dans les grandes villes), réservoir d'organes ou lieu d'expérimentation de la maladie dans les laboratoires pharmaceutiques. Nous retrouvons ici les conséquences de la dégradation morale du XVII^e siècle, inaugurée par Descartes et sa thèse sur l'animal machine. Je rappellerai qu'au Moyen Age des procès d'animaux pouvaient avoir lieu et que le sacrifice animal doit, selon Elisabeth de Fontenay, être réinterprété comme accordant à cette autre forme de vie une transcendance qui est reconnaissance d'une égalité avec l'homme³.
- L'être humain, parce qu'il se pense dans un monde en perpétuel mouvement, utilise constamment des intermédiaires qui lui permettent de rester à l'intérieur de ce mouvement brownien. Sorte d'atome emporté par le caprice des flux, il se raccroche à son portable, au

¹

² "Le mythe de la fatalité technique", *L'Ecologiste*, n° 5 et n° 6, 2002 et, sur la dépendance des systèmes techniques, Alain Gras et S.Poirot-Delpech, *Grandeur et dépendance. Sociologie des macro-systèmes techniques*, PUF, Paris, 1993.

³ Elisabeth de Fontenay, *Le Silence des bêtes*, et aussi D. Lestel, *Les origines animales de la culture*, Flammarion, Paris, 2001.

courrier électronique, à l'avion, au TGV, à l'automobile etc., et suit l'agitation du monde sur les écrans de la télévision ou plus récemment du *net*.

Sur cette base idéologique d'un « hypersauvage suréquipé »⁴ s'est construit le paradigme de la mondialisation. Les images associées à l'idée de la toute puissance par la technique et du confort comme synonyme de bonheur⁵ nous mènent vers l'absurde, au niveau premier de l'expérience première des sens : les oignons rouges importés de Tasmanie, les légumes qui échappent au rythme des quatre saisons parce que produits hors sol, les roses cultivées au Zimbabwe et livrées dans les capitales européennes, etc. Quant aux animaux, je crois inutile de rappeler ce que tout le monde sait. Dans ce court point de vue, je ne voudrais pas asséner des vérités aujourd'hui reconnues comme telles ; le problème découle, en effet, non pas de l'absence de savoir mais du fait que le savoir ne conduit à rien sinon à la posture passive et à l'« à quoi bon » penser autrement. Tout porte à croire, dans notre société, que la machine qui gère les flux de tous ordres est une « bonne » machine ou, pour le moins, que le monde ne peut exister économiquement et socialement que si elle tourne. La dégradation entropique de l'énergie dénoncée par Nicholas Georgescu-Roegen, et la pollution qui accompagne nécessairement tout fonctionnement d'un moteur, au sens large, sont totalement occultées⁶.

Il faut donc prendre le problème à l'envers et se poser d'emblée la question : Peut-on se débrancher de la mégamachine lentement construite depuis la révolution industrielle comme seul moyen d'existence « honnête » ? Sans doute, car cette évolution qui nous a mis sur la trajectoire technologique du toujours plus grand, toujours plus vite, toujours plus puissant, nous donne aussi les moyens de nous en détacher. Techniquement, les moyens sont là mais sont utilisés pour alimenter ce que je nomme des macro-systèmes techniques plutôt que des systèmes techniques à taille humaine. Sans entrer dans les détails, je voudrais proposer quatre principes pour repenser la situation qui nous est faite.

- Premièrement, ne pas accepter que l'on définisse la situation à notre place et, pour cela, relocaliser aussi bien les sources d'approvisionnement énergétique que celles qui concernent la vie quotidienne. Les éoliennes sont un bon exemple de ce qu'il est possible de faire, même s'il ne faudrait pas les concevoir dans le contexte d'un réseau ouvert mais au contraire les relier à un territoire directement concerné. D'autres sources d'énergie sont par nature locales, par exemple le chauffage solaire ou la biomasse.

Sur le plan alimentaire, le retour à une polyculture qui intégrerait un élevage différencié respectant l'animal n'est pas une utopie. Il serait facile de montrer que le faible coût actuel des produits alimentaires n'est qu'une illusion fondée non seulement sur le pétrole bon marché mais aussi, et bien plus, sur les subventions accordées dans tous les pays aux producteurs intensifs. On doit voir là un des effets pervers les plus désastreux de l'usage des grandes catégories économiques, en particulier les PNB et PIB, car la production intensive entre en amont, en aval et pendant la transformation comme prétendue valeur ajoutée, alors que la production locale, puisqu'elle reste en partie hors marché, n'apparaît pas dans les statistiques économiques. Le cas des OGM est exemplaire de cette duplicité de la pensée dominante : les semences existent socialement grâce à un macro-système

⁴ Georges Balandier, *Civilisés, dit-on*, PUF, Paris, 2003..

⁵ Sur ce thème, un livre peu connu de Bertrand de Jouvenel, *La civilisation de puissance*, Fayard, 1976 (2^e ed.2001).

⁶ N.Georgescu-Roegen, préface et traduction d'Ivo.Rens et Jacques .Grinevald, *La décroissance*, Sang de la terre, 1995. Voir aussi les articles de Jacques .Grinevald autour de ce thème.

technique, c'est-à-dire qu'elles sont produites industriellement et livrées grâce à un gigantesque réseau de transport. Dans la fiction théorique qu'on appelle "science" économique, elles apparaissent donc comme vecteurs de croissance, comme le « progrès » vu par Davos, alors que la semence du paysan de Giono dans *Regain* ne sert à rien dans cet "opéra bouffe" de la surmodernité.

- Deuxièmement, on voit que le problème, ici, se situe véritablement au niveau de la puissance requise. De quel niveau énergétique avons-nous réellement besoin ? C'est-à-dire, dans notre expérience intime du monde qui nous entoure et que nous saisissons comme notre monde d'action (ce que Jacob von Uexküll traduisait par le concept d'*Umwelt* pour les animaux et nous⁷), quelle serait notre véritable exigence si nous acceptions de nous interroger sur le niveau de confort désirable ? Car on oublie souvent un aspect essentiel de la phénoménologie de la vie quotidienne moderne, celui de la totale obscurité de son fonctionnement. Autrefois (il y a à peine un siècle !) le transport urbain se traduisait par du crottin de cheval. Il était certes récupéré comme engrais, mais les traces de notre désir de mobilité se lisaient sur les pavés des rues. Le chauffage, essentiellement au charbon (et le « autrefois » est à peine vieux d'un demi-siècle dans ce cas !), entraînait un effort pour porter la substance énergétique, laquelle laissait aussi les marques noires de son existence sur le parquet ou l'escalier, et il en allait de même pour l'eau, le gaz, l'électricité transportés à courte distance et bien visibles dans leur qualité matérielle.

La caractéristique de la puissance technologique contemporaine, disons *surmoderne* (et *surtout pas postmoderne*), consiste en sa clandestinité ou bien en sa modestie en matière d'exigence dans la participation du consommateur. Ni l'ozone et son trou, ni le gaz carbonique, ni les OGM, ni même la pollution des nitrates des colorants, des conservateurs et autres produits chimiques, n'ont des effets qui se remarquent immédiatement. Sans parler des ondes électromagnétiques ou des radiations nucléaires (celle de l'uranium appauvri entre autres). Si nous étions confrontés à la nécessité de l'effort pour obtenir ce confort en ne restant pas aveugles sur les souffrances qu'impose notre confort à l'*Umwelt*, qui accueille notre demeure en ce monde, alors sans doute pourrions-nous prendre conscience des méfaits de cette surmodernité. Développer des technologies qui aillent dans ce sens serait faire un premier pas vers un dévoilement des conditions de ce confort.

- Troisièmement, pour se donner les moyens de ce dévoilement, il faut retrouver la liberté abandonnée dans les macro-systèmes techniques. Ces organisations ont besoin d'une énorme marge de sécurité pour fonctionner car elles renferment une puissance gigantesque qui, si elle était libérée, provoquerait des catastrophes encore jamais vues. Il faut donc se protéger contre le terrorisme, contre l'erreur humaine, contre le bacille X ou Y, contre les méchants (qui ne veulent pas admettre que *big et global are beautiful*), contre les hackers, contre les virus informatiques, contre... tout ce qui n'est pas branché sur les macro-systèmes, en respectant des règles de sécurité dont personne ne discute démocratiquement. Sont convoquées dès lors toutes les mesures de contrôle sur les citoyens qui paraissent justifiées parce qu'elle se mesurent à l'aune de la paranoïa du risque de catastrophe : la lime à ongle devient une arme dangereuse, la quarantaine sans garantie aucune est remise à l'ordre du jour, la biométrie permet la reconnaissance du délinquant potentiel dès qu'il entre sur le territoire du grand système. Je n'ai pas ici la place pour développer tous les aspects de cette dépendance dans laquelle nous sommes tombés en raison du choix de la

⁷ J.von Uexküll, *Mondes animaux, mondes humains*, Denoël, Paris, 1984.

grande technologie, mais le lecteur comprendra aisément, en regardant autour de lui, à quel point nous sommes devenus prisonniers des tentacules de ces immenses pieuvres.

Comment se débrancher? J'ai donné quelques indices par la relocalisation, le dévoilement, mais il y a certainement d'autres pistes. Il s'agit là d'un « enjeu du nouveau siècle » qu'Ellul a seulement entrevu au siècle dernier.

- Quatrièmement, il faut en finir avec la croyance en une évolution orientée par la technique qui nous aurait conduit naturellement à ce que nous sommes aujourd'hui. Cela nous ramène au deuxième point. En effet, malgré tous les efforts des gouvernants de la planète des riches, les conséquences néfastes de ce progrès sans foi ni loi sont aujourd'hui de plus en plus évidentes. Face à ce risque de reconnaissance du désastre en construction pour les générations futures, une invention sémantique a été trouvée pour parer les coups de la critique : elle se nomme « développement durable »⁸. Cette traduction, la plus utilisée en français, de *sustainable development*, révèle l'idée qui la sous-tend. En effet, plutôt que « supportable », qui indique un effort à faire par nous mêmes, le qualificatif de « durable » renvoie à un vague projet intellectuel pour penser le devenir dans le long terme. Mais, de toute manière, l'idée même de développement est pernicieuse pour les nombreuses raisons que ce Cahier met en lumière. Je voudrais simplement insister sur l'une d'elles, mentionnée au début de ce paragraphe et qu'Hans Jonas résume ainsi : « Il s'agit de rompre avec l'idée de la 'préhistoire' dont nous aurions été la fin alors que, de notre côté, nous serions de nouveau un moyen en vue d'un but définitif. [...] il est encore plus important de comprendre que chaque présent de l'homme est sa propre fin, et qu'il l'était donc également dans n'importe quel passé »⁹.

Conclusion: histoire des techniques et mythe du progrès.

La plus grande perversité de l'histoire des techniques, telle qu'elle est enseignée dans nos écoles, consiste à nous laisser croire que toute ce qui est arrivé *techno-logiquement* devait se produire ainsi et que le progrès, conçu comme maîtrise croissante de la nature, n'est pas une construction intellectuelle des temps modernes mais correspond à une vérité transcendante, inscrite dans l'ordre des choses depuis la Création, qu'elle soit *Big Bang* ou *Genèse de l'humanité adamique*. Car un édifice théorique n'est que provisoire et peut se laisser détruire par l'argumentation, tandis qu'une vérité expérimentale se trouve d'emblée placée au-delà de la remise en question.

Cette croyance au progrès technique comme un fait de nature nous prive tous de la capacité de remettre en cause les fondements même de cette croissance qui est devenue le pseudonyme du progrès. La Grande Illusion de la modernité prend ainsi une forme doublement hallucinatoire : l'Ecole inculque l'inévitabilité d'une évolution technique orientée, et les intellectuels organiques du pouvoir la transmutent en pourcentage de croissance, ces deux aspects se retrouvant sous le chapeau du Progrès. Echapper à cette illusion par tous les moyens critiques en notre possession constitue la tâche première pour reconquérir notre liberté¹⁰.

⁸ Sur la critique du développement les ouvrages sont nombreux. Pour ce qui concerne les auteurs de l'IUED je renvoie donc à Gilbert Rist et à Marie-Dominique Perrot. Je signalerai toutefois un ouvrage collectif : *Défaire le développement, refaire le monde*, L'Aventurine, Paris, 2003, et celui de F.Partant, *La fin du développement*, Actes Sud, 1997 [1982].

⁹ Hans.Jonas, *Le principe responsabilité*, Cerf, 1990, p.296.

¹⁰ Ce point de vue est donc lié aux idées que je développe dans un ouvrage récent *Fragilité de la puissance. Se libérer de l'emprise technologique*, Fayard, Paris, 2003.

